
3 1761 05645017 4

HENRI IV,

DRAME LYRIQUE

EN TROIS ACTES, ET EN PROSE;

Par *M. DE ROZOI*,

Citoyen de Toulouse, des Académies, &c.



A BRUXELLES,

Chez J. VANDEN BERGHEN, Imprimeur de S. A R.,
rue de la Magdelaine.

MDCC. LXXIV.

Avec Privilége de Sa Majesté.



VERS AU ROI,

EN LUI PRÉSENTANT LE PREMIER EXEMPLAIRE IMPRIMÉ

DE HENRI IV,

DRAME LYRIQUE.

GRand par ſes longs travaux, plus grand par ſa clémence,
A la valeur, HENRI ſut unir la bonté:
Tant que le ſort s'arma contre la France,
LOUIS, nous le pleurions.... tu l'as reſſuſcité.

De la France reconnoiſſante
Entens les vœux, reçois l'encens:
Ta gloire eſt d'avoir à vingt ans
Les vertus qu'il eut à cinquante.

Joins les jours de *Neſtor* aux Vertus de HENRI:
Tu veux que notre amour ajoute à ta puiſſance;
Le Ciel à ce bienfait devoit ſa récompenſe;
Mais il s'acquitte.... il te donne un Sulli.



PERSONNAGES.

HENRI IV, Roi de France & de Navarre.

BIRON.

D'AUMONT.

ROGER, ancien Négociant.

Le Marquis de LENONCOURT, Ligueur.

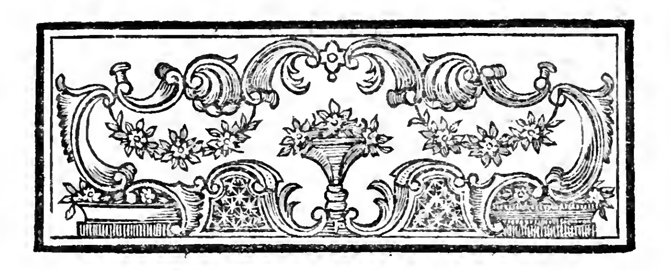
LE CHEVALIER, Fils du Marquis.

LA MARQUISE, Mere du Chevalier.

EUGÉNIE, Fille de Roger.

Le Colonel SCHOMBERG.

La Scene est dans un Château voisin de la Plaine d'Ivry.



HENRI IV,

DRAME LYRIQUE

EN TROIS ACTES, ET EN PROSE.

ACTE PREMIER.

Quand la toile se leve, on voit Eugénie occupée à dessiner : auprès d'elle sont des crayons, & quelques estampes; de l'autre côté du Théâtre est un clavecin. Pendant la Ritournelle, Eugénie tantôt trace quelques linéamens, tantôt exprime, par ses gestes, toute la tendresse de l'amour & toute l'agitation de la douleur.

SCENE PREMIERE.

EUGÉNIE, *seule.*

ARIETTE.

ARts trop charmans, délices de la vie,
A mon secours je vous appelle en vain;
Plus de bonheur pour la triste Eugénie,
Et mes crayons échappent de ma main.

D'un cœur trop tendre Amour cauſe les peines :
Je peins ſon arc, ſes fleches, ſon flambeau ;
Au lieu de fleurs je deſſine des chaînes,
Et c'eſt mon cœur qui guide mon pinceau.

(*Elle veut ſe remettre à deſſiner, s'arrête & abandonne ſon travail.*)

Arts trop charmans, délices de la vie,
A mon ſecours je vous appelle en vain ;
Plus de bonheur pour la triſte Eugénie,
Et mes crayons échappent de ma main.

SCENE II.

ROGER, EUGÉNIE.

ROGER.

EH! quoi, mon Eugénie! toujours triſte, toujours occupée de quelque idée douloureuſe.

EUGÉNIE.

Moi, mon pere! Eh! quand cela ſeroit, je n'en ſentirois que mieux combien le plaiſir de vous voir & de vous entendre eſt cher à mon cœur.

ROGER.

Je le deſire trop pour ne le croire pas ; cependant depuis quelque temps je ſoupçonnois que tu ne m'aimois plus autant.

EUGÉNIE.

Mon pere, que me dites-vous-là.... vous pourriez croire !

ROGER.

Je t'afflige ; mais juges-en toi-même.

ARIETTE.

O toi qui m'es ſi chere,
Soupçonnes-tu mon cœur?
Voudrois-tu de ton pere
Détruire le bonheur?
Le plus ſimple myſtere
Peut rompre de beaux nœuds!
Et quand on craint un pere,
Eſt-on bien vertueux?

Toujours content, toujours heureux,
Dans mes diſcours & dans mes yeux
La paix regne, la gaité brille:
Pour premier tréſor j'ai ma fille.
Auprès des heureux que je fais,
Mes dons augmentent ma richeſſe;
C'eſt dans mon cœur qu'eſt ma nobleſſe,
Et j'ai pour titres des bienfaits.

O toi qui m'es ſi chere,
Soupçonnes-tu, &c. &c.

Eh bien, ai-je tort, Eugénie; a-t-on des ſecrets pour ce qu'on aime?

EUGÉNIE.

En puis-je avoir pour vous? Ne liſez-vous pas dans mon ame, & beaucoup mieux peut-être, que je ne puis y lire moi-même?

ROGER.

Ainſi le Chevalier de Lenoncourt avoit ſu te plaire; tu ſais ſi j'ai rien négligé pour ton bonheur.

EUGÉNIE.

Quel ſacrifice votre tendreſſe m'avoit fait! Le pere du Chevalier ayant quitté le parti du Roi pour ſervir dans l'Armée du Duc de Mayenne, comment croire que vous accorderiez votre Eugénie à ſon fils!

ROGER.

Écoute : j'ai remarqué que la plus grande partie de cette Nobleſſe qui ſert ſous Mayenne, n'a trahi ſa patrie, que dans le deſſein de ſe racheter de la pauvreté, en mettant ſes ſervices à un plus haut prix. Un commerce auſſi heureux qu'étendu a réuſſi au-delà de mes eſpérances : je penſois que le Marquis de Lenoncourt jouiſſant avec ſon fils de la plus grande partie de mes biens, repaſſeroit dans le parti du Roi ; cette eſpérance avoit triomphé de mes irréſolutions : c'étoit un Sujet de plus pour l'Etat. Ton bonheur d'ailleurs....

EUGÉNIE.

Que de reconnoiſſance je vous dois !

ROGER.

Ma fille, avec ſon pere, ce n'eſt pas là le mot propre ; d'ailleurs la mere du Chevalier, cette femme ſi vertueuſe, avoit bien des droits à me faire oublier les erreurs de ſon époux.

EUGÉNIE.

Et le Marquis a pu dédaigner votre alliance ! il a oublié, que ſans vous, & ſon épouſe, & ſon fils, & lui-même....

ROGER.

Ne parlons point de cela, mon Eugénie. Le pauvre a des droits ſur les biens de l'homme riche ; je n'ai fait qu'acquitter mes dettes. Et le Chevalier, que dit-il ?

EUGÉNIE.

Jeune, plein de feu, aimant avec tranſport, ſans la mere la plus tendre, qu'il ſeroit malheureux ! Que ſeroit-ce donc, s'il ſavoit combien il m'eſt cher !

ROGER.

Il l'ignore ?

EUGÉNIE.

Mon pere, vous êtes toujours préſent pour moi, & quand j'interroge ou je réponds, je parle toujours comme ſi vous m'écoutiez.

ROGER.

Chere enfant, comment ne pas vivre pour t'aimer!

(*Ils reſtent un inſtant dans les bras l'un de l'autre : la Marquiſe les regarde un moment dans cette ſituation; elle entre enſuite.*)

SCENE III.

La Marquiſe DE LENONCOURT, les Précédens.

LA MARQUISE.

HEureux pere! aimable fille! il ne faut rien moins que votre bonheur pour calmer mes nouveaux chagrins.

ROGER.

De nouveaux chagrins! Parlez, Madame la Marquiſe; mes ſoins, ma fortune, le peu de crédit que j'ai, tout eſt à vos ordres.

LA MARQUISE.

Non, mon digne ami; laiſſez-vous au cœur le temps de deſirer, & au malheur le pouvoir d'approcher de vos amis? Vos ſervices ſans nombre....

ROGER.

Pardon, Madame.... Mon Eugénie, tu voudras bien en mon abſence....

LA MARQUISE.

Vous me quittez....

ROGER.

Il le faut bien.

LA MARQUISE.

Si promptement?

ROGER.

Ne sommes-nous pas convenus, que jamais le mot de services ne seroit prononcé par vous, ou que j'aurois aussitôt la liberté de me retirer? J'use de nos conventions.

LA MARQUISE.

Demeurez donc, homme cruel, avec qui l'on ne peut ouvrir son cœur; apprenez le sujet de ma douleur. Mon époux vient d'obtenir un nouveau grade dans l'armée du Duc de Mayenne: c'est une nouvelle chaîne qui l'attache à la Ligue; & mon fils....

EUGÉNIE.

Eh! bien, Madame....

LA MARQUISE.

Mon fils, loin de partager ma douleur, est dans un transport de joie que je ne puis comprendre; il ne cesse de répéter:

ARIETTE.

Enfin, enfin l'Amour comble mes vœux:
Viens dans mes bras, mon Eugénie;
Viens, tu feras le bonheur de ma vie:
L'Hymen va couronner mes feux.

Dans les accès de son délire,
Il s'agite, il soupire;
On l'entend dire avec transport,
Ah! mon pere, quel heureux sort!

Surprise de ce qu'il m'annonce,
Je l'interroge, je le suis;

Sa joie alors pouſſe des cris,
Et me dit pour toute réponſe....

Enfin, enfin l'Amour comble mes vœux,
Viens dans mes bras, &c. &c.

EUGÉNIE.

Le voici lui-même.

SCENE IV.

LE CHEVALIER, les Précédens.

LE CHEVALIER.

AH! ma mere, ah! Monſieur Roger, & vous, belle Eugénie, partagez ma joie.... mon cœur.... Ah! je ne puis vous exprimer.... il faut que je vous apprenne.... Non, je dois ſavoir avant, ſi Eugénie m'aime, ſi l'excès de ma tendreſſe a mérité qu'elle y fût ſenſible.

EUGÉNIE.

J'avois cru, Monſieur le Chevalier, que vous connoiſſiez ma tendreſſe pour mon pere; mon aveu ne ſera jamais que la ſuite du ſien. Calmez l'agitation où je vous vois.

LE CHEVALIER.

Que je me calme... cela vous eſt bien facile à dire! Vous n'avez pas mon cœur; vous n'éprouvez ni ſes deſirs, ni ſes allarmes.

LA MARQUISE.

Non, mon fils, non: vous ne parlez point à des cœurs inſenſibles; vous exigez que nous partagions vos tranſports, avant d'en connoître la cauſe.

LE CHEVALIER.

Eh! bien, il faut tout vous dire. Un Soldat envoyé

par mon pere m'assure de son consentement à mon mariage avec Eugénie : cette lettre en contient les détails par écrit; je n'ai voulu en rompre le cachet qu'en présence d'Eugénie & de son pere. Lisez vous-même.

EUGÉNIE (*émue.*)

Mon pere....

ROGER.

Lis, ma fille, nous écoutons,

EUGÉNIE.

J'obéis, (*Elle lit.*)

„ Je sais, mon fils, quelle est votre passion pour „ l'aimable Eugénie; vous savez, vous, quels motifs „ m'avoient forcé de refuser mon consentement à cette „ alliance : d'autres raisons me font changer de sentiment. Épousez Eugénie, si votre amour est toujours le même, si son pere, comme je dois le croire, n'y oppose aucune difficulté. Concluez aussitôt „ ma lettre reçue : venez ensuite m'aider à m'acquitter envers M. le Duc de Mayenne de ce que je dois „ à son estime; mon consentement est à ce prix. Que „ votre réponse soit de vous rendre auprès de moi. Je „ vous attens. „

LE CHEVALIER.

Vous l'entendez, il ne met plus d'obstacle à mon bonheur.

LA MARQUISE.

Quoi! mon fils, vous seriez heureux à ce prix!

LE CHEVALIER.

Eh! quoique mon pere m'ordonne, si je possede Eugénie, je suis justifié... Vous, Monsieur Roger, vous qui m'aviez donné votre parole, me la retirez-vous, au moment où mon pere ne m'oppose plus de résistance.

ROGER.

Moi, Monsieur le Chevalier, manquer à ma parole!

Vous ne le croyez pas : il ne falloit pas moins que ce jour pour altérer mon enjouement ordinaire, mais il reprend tous ses droits. Comme ce n'est pas moi qui me marie, ce n'est pas à moi à prononcer ; tout ce que je desire, est que mon Eugénie soit heureuse. Je connois son cœur : je vous laisse avec elle, Monsieur ; sa réponse sera la mienne.

LA MARQUISE.

Elle prononcera donc pour deux....... Chere Eugénie, vous que je desirerois nommer ma fille, vous avez déja les droits d'une Amante, je vous remets encore ceux d'une mere.....

(*Elle embrasse Eugénie, lui serre les deux mains, regarde son fils, & dit :*)

Cruel jeune-homme!

LE CHEVALIER.

Ne suis-je donc plus votre fils?

LA MARQUISE.

Si cette question est à faire, Monsieur, ce n'est pas à moi, c'est à vous-même.

SCENE V.

LE CHEVALIER, EUGÉNIE.

LE CHEVALIER.

AH! je crois déja vous entendre; votre froide tranquillité....

ARIETTE.

Du feu qui dévore mon ame
Vous ne connoissez pas l'excès :
C'est un trouble, c'est une flame!...
Tour-à-tour je meurs & renais.

Quand mon délire eſt votre ouvrage,
Seroit-ce à vous à m'en punir!
Le doute ſeul eſt un outrage:
Aimer ſi peu, c'eſt me haïr.

L'Amour eſt-il un Dieu farouche?
Ne fait-il que des malheureux?
Il eſt ſi tendre dans vos yeux,
Que ne l'eſt-il dans votre bouche?
Vos regards le rendent vainqueur,
Qui voit vos yeux, connoît ſes armes;
Mais pour bien connoître ſes charmes,
Il faut avoir, il faut avoir mon cœur.

. . .

Du feu qui dévore mon ame
Vous, &c. &c.

EUGÉNIE.

Puis je eſpérer que vous m'écoutiez un moment ſans m'interrompre, & ſur-tout ſans impatience?

LE CHEVALIER.

Que ne dites-vous ſans courroux? car on eſt ſi injuſte quand on n'aime pas..... c'eſt un ſupplice d'écouter.....

EUGÉNIE.

Un reproche n'afflige, qu'alors qu'il eſt mérité : répondez-moi. Si vous aviez, Monſieur le Chevalier, à choiſir entre une action de probité, ou une autre qui vous deshonorât, quel ſeroit votre choix?

LE CHEVALIER.

Je penſe, Eugénie, que vous le ſavez déja : l'Honneur.....

EUGÉNIE.

Hé bien, Monſieur le Chevalier, de quel droit prétendez-vous que mon ſexe ſoit inſenſible aux loix de cet honneur, qui ſont pour vous ſi reſpectables?

LE CHEVALIER.

Expliquez-vous, Mademoiſelle.

EUGÉNIE.

Vous le voulez. Un Soldat de la Ligue, un complice de Mayenne n'eſt pas fait pour être mon époux. On oſe mettre ma main à un prix infame : mais il eſt quelquefois utile, que mon ſexe donne au vôtre l'exemple de vertus, que vous croyez au-deſſus de nous. J'épouſerois... le dernier des ſoldats de Henri, plutôt que Mayenne lui-même.

LE CHEVALIER.

Ah! ſi vous aimiez comme moi, ſi vous vous étiez ſeulement formé une idée des tourmens que j'éprouve!... Mais non, vous me haïſſez en ſecret : votre pere a ſur nous le cruel avantage d'être notre bienfaiteur. Je vais trouver le mien : vos dédains augmenteront ſa haine.... & peut-être enfin ce ſentiment entrera dans mon cœur... c'eſt trop long-temps....

(*Il va pour ſortir.*)

EUGÉNIE.

Où courez-vous?

DUO.

LE CHEVALIER.

Je cours, où l'Amour en fureur
Pourra n'écouter que ſa rage.

EUGÉNIE.

Calmez, calmez votre fureur :
Pourquoi n'écouter que ſa rage?

LE CHEVALIER.

Je vais ſans tarder d'avantage
Suivre mon pere....

EUGÉNIE.

Et fuir l'honneur.

LE CHEVALIER.

Mon malheur fera votre ouvrage.

EUGÉNIE.

Vos malheurs feront votre ouvrage
N'écoutez plus que la voix de l'Honneur.

LE CHEVALIER.

La voix d'un pere eſt celle de l'Honneur.

(Il va pour ſortir, Eugénie l'arrête & le remene ſur la Scene.)

EUGÉNIE.

Connoiſſez mieux un cœur ſincere,
Un cœur ſenſible à vos douleurs:
Voyez aux larmes d'une mere,
Une Amante joindre ſes pleurs;
Voulez-vous, affligeant mon pere,
Du même coup percer trois cœurs?

LE CHEVALIER.

Quoi! vous m'aimez! la même chaîne
A mes vœux unit votre cœur!
Pourquoi, quand ma perte eſt certaine,
Sans pitié voir tout mon malheur?
Eh! que feroit de plus la haine!
Sans vous pour moi point de bonheur.

(Très-vivement.)

Je vous perds en ce jour funeſte.

EUGÉNIE.

Mais votre gloire au moins vous reſte.

LE CHEVALIER.

Soyez à moi.

EUGÉNIE.

Et votre Roi!
De mon amour faut-il que je rougiſſe!

LE

LE CHEVALIER.

Non, plus d'amour il feroit mon ſupplice.
Je cours, où l'Amour en fureur
Pourra n'écouter que ſa rage.

EUGÉNIE.

Calmez, calmez votre fureur;
Pourquoi n'écouter que ſa rage.

LE CHEVALIER.

Je vais, ſans tarder davantage,
Suivre mon pere.

EUGÉNIE.

Et fuir l'Honneur.

LE CHEVALIER.

Mon malheur ſera votre ouvrage.

EUGÉNIE.

Vos malheurs feront votre ouvrage.
N'écoutez plus que la voix de l'Honneur.

LE CHEVALIER.

La voix d'un pere eſt celle de l'Honneur.

(Il ſort avec précipitation.)

SCENE VI.

EUGÉNIE, *ſeule.*

IL me quitte, que de devoirs il trahit à la fois! Eh! pourquoi me fuis-tu? ſi le devoir nous ſépare, l'Amour nous réuniſſoit. Que ne me trahiſſois-tu plutôt moi-même! Je pleure ta gloire, & je n'aurois pleuré que moi.... Allons vers mon pere.

SCENE VII.

ROGER, EUGÉNIE.

ROGER.

TU me vois le cœur pénétré.

EUGÉNIE.

Achevez.

ROGER.

La Marquiſe attendoit le moment où ſon fils ceſſeroit de parler avec toi. L'état, où elle l'a vu, ne lui a que trop appris quel avoit été ton ſentiment; tu ſais que l'on parle d'une bataille. L'armée du Roi eſt campée ici près dans la plaine d'Ivry. La Marquiſe deſiroit au moins retarder d'un jour le deshonneur de ſon fils, & ce jour peut-être déciſif! Je l'ai trouvée preſque embraſſant les genoux du Chevalier : il s'eſt arraché de ſes bras, & nous a fui, ſans permettre qu'on le ſuivît.

EUGÉNIE.

Ah! laiſſez-moi courir vers cette mere ſi ſenſible.

ROGER.

Tout ce trouble m'afflige d'autant plus, qu'il vient d'arriver ici à l'inſtant un Officier de l'Armée Royale; il demande retraite pour lui & pour deux de ſes amis. Ce Château eſt ſi près du Camp, que le Roi l'a regardé comme un poſte très-important, & qu'il vient d'y envoyer un détachement conſidérable. C'eſt pour nous une raiſon de plus de n'avoir rien à craindre. Trop heureux d'offrir un aſyle à de braves Guerriers, qui peut-être dès ce jour vont mourir pour la Patrie; je les ai aſſurés que tout ici s'empreſſeroit comme moi-même à leur être utile.... Je les attends; du courage, mon Eugénie : ſeconde mon zele.

EUGÉNIE.

Vous ferez content mon pere; vous l'êtes certainement de mon cœur, mes yeux ne le trahiront pas.

ROGER.

J'entens marcher.... Ce font eux fans doute....

SCENE VIII.

HENRI IV, le Maréchal DE BIRON, le Maréchal D'AUMONT, EUGÉNIE. ROGER.

Le Maréchal DE BIRON.

VOila, Monfieur Roger, un Officier fupérieur de l'Armée Royale.

ROGER, *à part.*

Je ne me trompe pas.... c'eft le Roi.

BIRON.

Un de mes amis & moi nous faifons un devoir de ne pas le quitter.

HENRI.

Oui, M. Roger, celui-ci eft mon frere d'armes (*en montrant d'Aumont*), & je nomme celui-là mon pere (*en montrant Biron.*) On m'a déja inftruit de l'accueil obligeant, que vous aviez fait à nos Guerriers. Ce pofte domine fur les différens quartiers des deux Armées. Il eft fi avantageux, que ç'eût été une faute impardonnable de laiffer à l'Ennemi le tems de s'en emparer. Au refte, les moindres devoirs de l'Hofpitalité feront facrés pour nous; quand vous me connoîtrez, j'efpere que nous nous aimerons.

ROGER.

(*à part.*) (*haut.*)

C'eſt lui-même, il veut être inconnu. Meſſieurs, c'eſt ici le ſéjour de la paix, vous y êtes les maîtres; ſi je vous gêne, je me retire : ſi je puis vous être utile. . . .

HENRI.

Si vous le pouvez ! Ventre-ſeingris, j'eſpere bien que vous nous le ferez. Nous avons beaucoup marché, j'ai beſoin de repos; ma faim égale ma ſoif.... Pardon, Mademoiſelle..... je ne vous avois point apperçue..... Monſieur Roger, ſeroit-ce votre fille?

ROGER.

Oui, Monſieur.

HENRI.

Elle eſt jolie. . . . mais très-jolie. . . .

ROGER.

Louée par vous, elle ne m'en eſt que plus chere.

EUGÉNIE.

Ah ! Monſieur, il m'aime preſque autant qu'il aime ſon Roi.

HENRI.

Je ne le lui laiſſerai pas ignorer, je vous le promets. Mais en attendant l'heure du dîner, pourrions-nous au moins nous rafraîchir.

ROGER.

Daignez me ſuivre.

HENRI.

Volontiers. . . . encore un mot. Connoîtriez-vous un Négociant de ces cantons, qui ayant entendu parler, qu'un détachement de l'Armée du Roi manquoit de grains, en acheta à ſes frais, les fit paſſer ſous un nom étranger, & n'a jamais voulu depuis que l'on ſût qu'il étoit l'auteur de cette belle action ?

ROGER.

Monſieur, j'en ai entendu parler; mais je le trouverois de moitié moins heureux, s'il étoit connu. Voudriez-vous paſſer dans la ſalle prochaine?

HENRI.

Oui, mais à condition que cette belle enfant nous permettera de lui porter la premiere ſanté.

EUGÉNIE.

Comment la refuſer, Monſieur? Je rapporte tout à mon pere.

HENRI.

Elle eſt charmante.... Venez, mes bons amis, & nous reviendrons enſuite converſer en attendant le dîner, ſur les ordres que le Roi a donnés pour la bataille.... (*A part en s'en allant*).... *Ah! Monſieur de Mayenne, ſi vous n'y allez pas d'une autre façon, je m'aſſure de vous battre toujours en pleine campagne.*

Fin du premier Acte.



ACTE II.

SCENE PREMIERE.

HENRI, LA MARQUISE, EUGÉNIE.

HENRI.

QUoi ! Madame, ce Château vous appartient, & j'ignorois que j'eusse à vous remercier.

LA MARQUISE.

Non, Monsieur ; le bon Roger vous a trompé, quand il vous a dit que j'étois ici chez moi ; des procès, quelques fautes, & surtout les malheurs de la guerre ont forcé mon époux de vendre la plus grande partie de nos biens. Monsieur Roger, instruit de notre désastre, n'a acheté ce Château, que pour le soustraire à l'avidité de nos créanciers ; il m'en a laissé la jouissance, & ne s'y est réservé un appartement, qu'afin de pouvoir veiller de plus près sur les occasions de m'obliger.

HENRI.

Voilà un homme comme je les aime : le hazard m'a bien servi.

LA MARQUISE.

Ah ! Monsieur, il y a de lui d'autres traits.... & ce qu'ils ont de plus étonnant, c'est que lui-même paroît toujours les ignorer.

HENRI.

Je m'en souviendrai pour lui ; le cœur du Roi m'est connu.... Mais Madame, pourquoi ce Prince ignore-t-il vos malheurs ?

LA MARQUISE.

Ah! Monſieur, le plus grand de tous lui eſt connu.

HENRI.

Achevez, Madame.... Que vois-je! vos yeux ſont remplis de larmes! Et vous auſſi, belle Eugénie, vous me paroiſſez affligée; je ne veux pas cela; je ne veux pas cela; je ne le veux pas.... de beaux yeux pleurer!.... Je me ſens tout attendri.... Votre nom, Madame?

LA MARQUISE.

Ah! Monſieur, vous le dire, c'eſt vous apprendre ma honte.... J'avois un époux digne peut-être de mourir ou de vivre pour ſon maître; il porte les armes contre le meilleur des Rois. Henri peut-être hait jusqu'au nom de mon époux & de mon fils.... Il ne ſait pas combien de fois en un jour mes larmes lui demandent leur grace.

HENRI.

Soyez plus tranquille, Madame. Ce jour eſt un des plus beaux de la vie du Roi: la bataille doit ſe donner: s'il eſt vainqueur, Mayenne ne peut lui réſiſter, l'Armée Royale marche droit vers Paris, cette Ville ouvre ſes portes. Si Mayenne nous contraint à en faire le ſiége, on la réduira à force de bienfaits. Les Pariſiens ſont bons par caractere, Royaliſtes par nature, reconnoiſſans par penchant; ils ſeront *affamés de voir un Roi*; Henri pardonnera, & les plus coupables alors feront le plus de jaloux.

LA MARQUISE.

Quel homme que ce Roi! Plus je vous écoute, & plus le calme renaît dans mon ame.

HENRI.

Et la belle Eugénie?

EUGÉNIE.

Ce fils, que Madame craint de voir auffi coupable que fon pere, il m'aimoit; le Marquis ne confent à notre union, qu'à condition que fon fils fe joigne à lui.

HENRI.

Eh bien!

EUGÉNIE.

ARIETTE.

D'une folâtre adolefcence
L'aurore fe levoit pour moi :
L'Amour me parut l'innocence ;
Il reçut en fecret ma foi.
Mais un Amant eft moins que la Patrie,
Mais le devoir eft plus que le bonheur ;
Si j'ai perdu le charme de ma vie,
Ma récompenfe eft dans mon cœur.

Ah! fi le Roi pouvoit connoître
Que de plaifirs l'Hymen m'offroit,
Lui-même hélas! en gémiroit,
Et mon cœur lui diroit :
Il eft affreux, ô mon bon maître,
De perdre ce qu'on adoroit ;
Mais un Amant eft moins que la Patrie,
Mais le devoir eft plus que le bonheur ;
Si j'ai perdu le charme de ma vie,
Ma récompenfe eft dans mon cœur.

HENRI.

Croyez-moi, belle Eugénie; Henri n'ignore rien de ce qu'on fait pour lui : il faura quel prix eft du à un pareil facrifice.

(*A la Marquife.*)

Et vous, Madame, dites-moi du moins quel eft le nom de votre époux ?

LA MARQUISE.

Vous le voulez.... Il fe nomme Lenoncourt.

HENRI.

Brave Guerrier, Officier habile; c'eſt peut-être ma faute, à moi, s'il ſert dans l'Armée du Duc de Mayenne.

LA MARQUISE.

Que me dites-vous, Monſieur?

HENRI.

Oui, c'eſt moi que regarde le ſoin de m'informer, ſi quelque brave homme n'a rien à deſirer : j'aurois dû prévenir ſes beſoins. Mayenne aura profité de cette faute, je la réparerai, Madame, je la réparerai; je vous réponds du Roi, comme de moi-même.

LA MARQUISE.

Ah! Monſieur, que n'êtes-vous arrivé quelques momens plutôt.... Mon fils.... Mais enfin j'en crois à votre parole.... Que ne puis-je vous offrir au moins un gage de ma reconnoiſſance!

HENRI.

Je me crois trop heureux de vous conſoler : mais pourrois-je, ainſi que mes amis, calmer une faim... très-preſſante?

LA MARQUISE.

Je vous avouerai....

HENRI.

Je vous entends, vous n'avez rien à nous donner....

LA MARQUISE.

Peu de choſe au moins; un jour de bataille, ſi près du camp.... perſonne n'a oſé ſortir : mais l'honnête Roger y ſuppléera.

HENRI.

Eh! Madame, un dîner de ſoldat, c'eſt tout dire.

LA MARQUISE.

Une ſeule choſe m'inquiete, c'eſt que ſans doute mon voiſin deſirera être admis.... Un homme de votre rang....

HENRI.

Mon rang, Madame; mon rang! il eſt d'aimer ceux qui m'aiment; ſi vous me voyiez avec le plus ſimple ſoldat, je le nomme mon camarade. Allons trouver Monſieur Roger.

SCENE II.

HENRI, LA MARQUISE, EUGÉNIE, ROGER.

ROGER.

PArdon, Monſieur; mais je viens ſavoir quelle heure vous fixez pour votre repas.

HENRI.

A trois heures la bataille doit commencer, ou je me trompe; il nous faut une heure pour rejoindre l'Armée, & nous préparer : une heure à table; ſi le dîner étoit prêt pour une heure....

ROGER.

Il le ſera, Monſieur, il le ſera.

HENRI.

Or ça, Monſieur Roger; vous m'avez dit que nous étions les maîtres ici; Madame la Marquiſe y conſent auſſi : c'eſt donc moi qui prie; j'eſpere que vous nous ferez le plaiſir de dîner avec nous.

ROGER.

Je devrois peut-être.... mais comment refuſer? no-

tre bon Henri s'eſt contenté ſi ſouvent de ce qu'on lui offroit ſous la cabane d'un Laboureur, vous ne ſerez pas moins indulgent, Monſieur; qui vit avec lui, doit penſer comme lui. Mon Eugénie chantera; nous choiſirons le refrein.... Je vais tout préparer.

LA MARQUISE.

Nous vous laiſſons, Monſieur; un jour comme celui-ci peut vous faire deſirer d'être ſeul.

HENRI.

Oui, j'ai quelques détails importans....

ROGER.

Hâtons-nous donc... Oh! je ne me ſens pas de joie; viens, mon Eugénie, viens m'aider.

HENRI.

Surtout, point de façons. Aimable Eugénie, je vous le recommande.

EUGÉNIE.

Tout notre regret eſt d'avoir ſi peu à vous offrir.

(*La Marquiſe & Eugénie ſortent.*)

HENRI.

Pardon, ne pourriez-vous pas m'enſeigner, où je trouverois de l'encre, & du papier.... J'irai....

ROGER.

Quoi! vous-même.... vous en trouverez dans ce bureau.

HENRI.

Fort bien.

ROGER.

Laiſſez-moi donc.... Je vois bien que l'État & le Roi n'ont point de meilleur ſerviteur que vous.

HENRI.

Monſieur Roger, ſi vous voulez que nous ſoyons

amis, point de louanges; elles reſſemblent trop à la flatterie.

ROGER.

Et vous êtes un homme de la Cour!

HENRI.

C'eſt que juſqu'ici Henri n'a tenu ſa Cour que dans ſon Camp; ſes Courtiſans ſont ſes ſoldats.

ROGER.

Je vous laiſſe ſeul, Monſieur.... (*à part, en s'en allant*) c'eſt pour nous qu'il va travailler.

SCENE III.

HENRI, *ſeul.*

LIſons d'abord mes Lettres; en voici une du Tréſorier de l'Armée „ Sire, je reçois dans l'inſtant une „ ſomme de 40,000 liv. que M. de *Sulli* me fait paſſer. „ Il a ordonné une coupe de bois, dont il conſacre le „ produit au ſervice de Votre Majeſté; cette ſomme „ pourroit ſervir à payer en partie les montres dûes aux „ Reiſtres commandés par M. de Schomberg : j'attens „ à ce ſujet les ordres de Votre Majeſté. „

Sulli! Sulli! voilà un trait bien digne de vous! Le temps viendra où je m'acquitterai; ſi vous me faites un préſent, j'en ſaurai faire un à la France : les Rois, dit-on, n'ont point d'amis; vous & moi nous prouverons le contraire. (*Il ouvre une ſeconde Lettre, la lit très-rapidement, la porte vers ſon cœur & dit*) A quelles épreuves on met aujourd'hui ma ſenſibilité!

Il ne faut pas que j'oublie d'écrire à Crillon (*il écrit*) „ Pends-toi, brave Crillon, nous avons vaincu à Arques, & tu n'y étois pas. Adieu, brave Crillon, je „ vous aime à tort & à travers. „ Il reconnoîtra mon cœur, & mon eſtime pour lui.

(*Il écrit une ſeconde Lettre*) „ Je recommande mon „ ame à Dieu ; & mon cœur, & mon cœur ! . . . . „ (*Il plie ſa Lettre*) Quel jour que celui-ci ! . . . . Il va fixer le deſtin de la France & le mien... Si je mourois... *Que deviendroit après moi ce pauvre peuple !* (*Il tire de ſa poche le plan de la bataille*). . . . Il me ſemble que ce Plan eſt aſſez bien conçu. Hélas ! mes lauriers n'ont encore été teints, que du ſang des François. . . Amis, Sujets fideles, jamais, vous ne pourrez comprendre ce qu'a ſouffert ce cœur trop ſenſible. Mes yeux en s'ouvrant ont vu ma Patrie livrée aux flammes. Combien de fois, le poiſon, ou le fer ont attenté ſur mes jours ! . . . Et vous, François ! vous que je porte en mon ſein, pourquoi vous refuſer à mes bienfaits ? Ce n'eſt pas la premiere fois, que j'ai verſé des larmes avant de vous combattre !... Ma mort peut-elle vous rendre heureux ?... Ah ! frappez. Je me ſacrifie. . . . mais qui donc vous aimera mieux que moi ? . . . *N'apprendrez-vous à me connoître que lorſque je ne ſerai plus ?*

Mais l'heure s'avance... d'où vient que Biron, &... mais les voici.

SCENE IV.

Les Maréchaux DE BIRON & D'AUMONT, HENRI.

HENRI.

MOn cœur vous deſiroit ; vous n'en êtes, je crois, pas étonnés ?

BIRON.

Vous voyant, Sire, occupé à conſoler la Marquiſe...

HENRI.

Elle vous a confié ſes peines & celles de la tendre Eugénie.

D'AUMONT.

Nous sommes presque jaloux de la maniere dont ces gens-là vous aiment.

HENRI.

Asseyez-vous, (*les deux Maréchaux s'inclinent*) asseyez-vous. Eh! le titre de Roi tient-il à un vain cérémonial?.... N'êtes-vous pas mon pere?... N'ês-tu pas mon fidele ami?.... L'étiquette n'est permise qu'en public.... ailleurs elle gêne mon cœur; conversons à notre aise. N'avez-vous rien à m'apprendre qui puisse m'intéresser en ce moment?

D'AUMONT.

Sire, si je croyois aux Augures un jour de bataille, celui que j'ai à vous annoncer n'en peut être qu'un de victoire; daignez m'entendre. La République de Venise vient de rendre un Décret solemnel, qui vous reconnoît pour Roi : Rome, l'Espagne & la Ligue en frémiront. Ah! mon Maître, l'Europe donne des leçons à vos sujets.

HENRI.

Maréchal d'Aumont, n'accuse pas mon peuple..... n'accuse que ceux qui le trompent.

D'AUMONT.

Ce n'est pas tout; le Décret du Sénat a été publié dans Venise, alors le Peuple a jetté des cris de joie; un Marchand avoit un Portrait de Votre Majesté, on le lui achete, on le porte en triomphe en criant, vive HENRI; on en a depuis tiré mille copies; l'œil vous-y cherche, mais le cœur croit & veut vous-y trouver; quelle scene, ô mon Roi! les larmes m'en viennent aux yeux.

HENRI.

Eh! mon ami, dans tout autre temps, que celui-ci, tous les François auroient ton cœur; *ai-je mérité de les craindre?*... Et toi, Biron....

BIRON.

Sire, jamais ſpectacle n'égala celui dont je viens de jouir en parcourant tous nos poſtes. Le fidele Givry, & la Luzerne, & de Neſle, & Nangis ont fait paſſer leur bravoure dans le cœur de tous nos ſoldats. Un Vieillard, âgé de quatre-vingt ans, l'intrepide Hervé de Longaunay c'eſt préſenté l'épée à la main à la tête de ſa Compagnie d'Armes. Ses cris de victoire, ſes cheveux blancs, tout ajoutoit à nos tranſports; on s'empreſſoit autour du Vieillard, & l'on pleuroit à-la-fois de joie & d'admiration.

HENRI.

Mes amis, je n'ai jamais douté du cœur des François; je me ſuis quelquefois défié de la fortune, mais je ne la crains pas. Preſque certain d'être vainqueur, je prends les mêmes précautions que ſi j'étois ſûr d'être vaincu. Vous avez vu mon Plan de Bataille... Parlez; un conſeil qui conſerveroit la vie d'un ſeul homme, vaut pour moi une victoire.

D'AUMONT.

Ah! Sire, vous nous dites vos Maîtres; mais le génie eſt bien au-deſſus de l'expérience.

HENRI.

Que je vous égale, c'eſt tout ce que je veux (*à d'Aumont.*) Maréchal, ce jour eſt celui qui m'aſſure la Couronne; il mettra le comble à votre gloire. Vous commanderez la gauche de l'Armée. Je me ſuis réſervé la droite.... Mon ami, je ne t'en dis pas davantage; nous ne ferons point jaloux l'un de l'autre; ſi tu te trouves en danger, fais-le moi ſavoir : ou mourir, ou te délivrer.

D'AUMONT.

Vous pénétrez mon ame.... ah! mon Roi....

HENRI.

Point de remerciemens; vous me donnez votre ſang,

je vous donne le mien, c'eſt un échange, Quant à toi, Biron, je t'ai depuis long-temps une obligation que je n'ai point encore acquittée.

BIRON.

A moi, Sire !

HENRI.

Oui, mon ami. Te ſouvient-il, lorſqu'après la mort de l'infortuné *Henri III.* l'état de mes affaires paroiſſoit déſeſpéré, quel conſeil on me donnoit. J'étois preſſé de me retirer, ſoit à la Rochelle, ſoit en Angleterre. Forcé de cacher en partie mon indignation, pour ne point paroître expoſer inutilement la vie de ceux qui s'étoient attachés à moi, tu devinas le ſecret de mon ame ; ta mâle éloquence fit rougir tous ceux qui avoient oſé me conſeiller la retraite. Maréchal de Biron, l'on ne paye pas de tels ſervices avec de l'or, je vais enfin m'acquitter. Le Corps de Réſerve a beſoin d'un Chef : c'eſt ce Corps qui d'après mon Plan doit déterminer le gain de la bataille... Mon Pere ! je le confie à ta prudence, tu m'avois ſervi en Héros, je m'acquitte en Roi. Es-tu content ?

BIRON.

Oh ! mon bon Maître ! ſi le ſort eſt pour la juſtice, & l'amour filial, je vous répons de la victoire.

HENRI.

Mes Amis, n'oublions rien. Voyez de nouveau mon Plan. Là, j'ai placé le digne fils de ce Coligni, qui me ſervit de Pere, & dont j'oſe à peine prononcer le nom, tant je crains que la France ne ſouffre à l'entendre. Là, combattront les Montmorencys ; ils ſerviront les Bourbons comme ils ont ſervi & les Valois & les fils de Charlemagne. Ici celui de d'Humieres. J'attens Durfort & Thorigni. Voilà ta place, ô mon cher Sully.... Mais tu la quittes pour me faire un bouclier de ton corps.... Nous nous en ſervirons mutuellement.... Tu me cries : arrêtez, SIRE.... Eh ! mon ami, la France eſt

eſt en danger. Je ne ſuis en ce jour que le premier de ſes Soldats : il faut vaincre ou mourir ici.

TRIO DIALOGUÉ.

D'AUMONT.

Sous cinq Rois la gloire eut des charmes
Pour un cœur ſoumis à ſes Loix ;
Je n'avois ſervi que des Rois,
Sous un Héros je porte enfin les armes.
De mes heureux travaux
Je touche hélas ! le terme :
Mais qu'aujourd'hui mon œil ſe ferme,
Si je vois vaincre mon Héros.

BIRON.

Et moi, qu'aux champs de la victoire,
Mon Roi comble d'honneurs ſi grands ;
O ma Patrie, & vous, ma Gloire,
Recevez ici mes ſermens.
Si mon ſang coule, que ſa trace
A nos derniers neveux
Près de ſon Roi marque la place,
Où tout François combat & meurt heureux.

HENRI.

Chers Amis, je reçois vos vœux.

LES DEUX DUCS.

O mon Roi, recevez nos vœux.

HENRI.

Embraſſez-moi tous deux.

LES DEUX DUCS.

O mon Roi, recevez nos vœux.

ENSEMBLE.

Si mon ſang coule, que ſa trace
A mes derniers neveux

Au champ d'honneur marque la place,
Où tout François combat & meurt heureux.

(Ici on entend ſonner une heure.)

Mais une heure ſonne; penſons à nous mettre à table... Holà, Monſieur Roger?

SCENE V.

ROGER, LA MARQUISE, EUGÉNIE, les Précédens.

ROGER.

LE couvert eſt mis, on apporte la table.

(Pluſieurs Valets apportent la table; Eugénie & ſon pere aident à tout mettre en ordre. Pendant que l'on arrange la table.

HENRI, à Biron.

Voilà une Lettre pour le brave *Crillon*, n'oublie pas, mon Pere, de la lui faire tenir.

BIRON.

Et cette autre, Sire, vous n'y avez pas mis l'adreſſe?

HENRI.

Je me raviſe; je la porterai moi-même après la bataille, j'en recevrai plutôt la réponſe.

ROGER.

Meſſieurs, placez-vous, je vous prie.

(Henri ſe met au milieu, ayant la Marquiſe à ſa droite, & Eugénie à ſa gauche, le Maréchal d'Aumont auprès de la Marquiſe, Biron auprès d'Eugénie; Roger à l'un des bouts de la table.)

HENRI, (*examinant les mets.*)

Voilà, Monſieur Roger, plus que vous ne nous aviez promis.

ROGER.

Ne m'en grondez pas, c'eſt Eugénie qui l'a voulu ainſi.

(*Tout en répondant il découpe, & dit en ſervant Henri.*)

Permettez-vous que je vous offre?....

HENRI.

Très-volontiers; mais ne vous donnez pas la peine.... je me ſervirai bien moi-même. Du courage, mes amis, il faut prendre des forces.

(*Eugénie ſert le Maréchal de Biron.*)

BIRON.

Mademoiſelle Eugénie veut bien avoir ſoin de moi, je ne manquerai point d'appétit.

HENRI.

Vous me paroiſſez fort heureux, Monſieur Roger: les femmes de ce canton ſont très-jolies?

ROGER.

Aſſez, Monſieur, aſſez: les meres diſent qu'autrefois on étoit plus belle; les peres diſent qu'on étoit plus conſtant; on ne ſait qu'en croire.... Mais, Meſſieurs, vous ne buvez pas.

D'AUMONT.

Le vin eſt pourtant excellent: verſez, Monſieur Roger; plus il eſt vieux, plus il nous rend jeunes.... je bois à vous.

ROGER.

Vous me faites trop d'honneur. Ah! Meſſieurs, que la France eſt heureuſe d'avoir des Défenſeurs tels que vous!

BIRON.

Monſieur Roger, ſi vous étiez à notre place, & que vous entendiſſiez votre Roi dire à des Fuyards : *Tournez la tête, & ſi vous ne voulez pas combattre, du moins voyez-moi mourir*, croiriez-vous trop pouvoir vous expoſer pour le défendre?

D'AUMONT.

Et lorſqu'il s'écrioit aux Princes de ſon Sang : *Souvenez-vous que vous êtes du Sang des Bourbons, & vive Dieu, je vous ferai voir, que je ſuis votre aîné*; penſez-vous qu'on héſite à combattre pour lui?

HENRI.

Mes amis, il a un Royaume à conquérir, & l'eſtime de ſa Nobleſſe à mériter; mais où j'aime le Roi, c'eſt lorſqu'au milieu de Payſans qui ont beſoin de pain, je puis.... je puis le voir leur donner tout ce qu'il a, en leur diſant : *Le Bearnais eſt pauvre, s'il en avoit davantage, il vous le donneroit*; mais je ſens que nous nous attendriſſons : allons, plus d'enjouement. Monſieur Roger, trinquons enſemble, & buvons à la ſanté de Madame la Marquiſe, & de la belle Eugénie.

ROGER.

En vérité... ma joie... l'honneur que je reçois, Madame... ma fille... c'eſt à vous... l'Amitié, la Nature...

HENRI.

Vous me comblez de joie.

EUGÉNIE. (*à Henri.*)

Monſieur, ſeriez-vous auſſi pere de famille?

HENRI.

Oui, belle Eugénie, jamais pere n'en eut une plus nombreuſe, ne l'aima plus tendrement, & ne ſouffrit

autant pour elle ; mais j'oublie tout, le bonheur eſt dans vos yeux.

EUGÉNIE.

Je le crois plutôt dans vos ſentimens.

HENRI.

Vous eſpérez peut être en me louant me faire oublier certain plaiſir, que Monſieur Roger nous a promis.

EUGÉNIE.

Vous-y mettez un prix.

HENRI.

Je m'y connois, croyez-moi, je m'y connois : nous vous écoutons.

EUGÉNIE.

Je ne vous ferai point attendre ; mais je ne ſais laquelle choiſir.

ROGER.

Ne te ſouvient-il plus de la Chanſon, que nous apprit cet Officier qui s'arrêta ici il y a quelques jours ; le refrein fera certainement plaiſir à ces Meſſieurs.

EUGÉNIE.

Madame la Marquiſe voudra donc bien m'aider, ainſi que vous.

ROGER.

Nous chanterons chacun notre Couplet, & ces Meſſieurs feront chorus.

HENRI, ET LES DEUX MARÉCHAUX.

Très-volontiers.

RONDE.

PREMIER COUPLET.

EUGÉNIE.

Pour un Peuple aimable & ſenſible,

Le premier bien c'eſt un bon Roi;
A ſon amour tout eſt poſſible,
Le ſentiment devient ſa loi;
L'ame ſatisfaite
Se choiſit un refrein chéri;
Le cœur le chante, & la France répete,
Vive Henri, vive Henri.

BIRON.

Je la connois... fort bien... A vous, Monſieur Roger.

DEUXIEME COUPLET.

ROGER.

Un Guerrier ſous un coup funeſte
Se voyoit deſcendre au tombeau,
Le peu de forces qui lui reſte
Lui ſert à ſauver ſon drapeau;
Son ame ſatisfaite
Se ſouvient du refrein chéri,
Et ſans ſe plaindre en mourant il répete,
Vive Henri, vive Henri.

TROISIEME COUPLET.

LA MARQUISE.

Des bras de la plus tendre mere
Un fils s'arrache, & vole au camp;
La nature alors ſait ſe taire,
L'honneur commande au ſentiment.
L'ame ſatisfaite
Se ſouvient du refrein chéri,
Il la conſole, & fiere elle répete,
Vive Henri, vive Henri.

BIRON, *au Maréchal d'Aumont.*

Mon ami, à nous deux le dernier Couplet.

QUATRIEME COUPLET.

BIRON.

C'eſt en chantant le Roi qu'il aime,
Que le ſoldat brave la mort.

D'AUMONT.

Ainſi le Laboureur lui même
En travaillant bénit ſon ſort.

ENSEMBLE.

L'ame ſatisfaite
Se ſouvient du refrein chéri,
Le cœur le chante, & la France répete,
Vive Henri, vive Henri.

HENRI, *après avoir répété le refrain.*

Que j'ai de plaiſir à chanter avec vous ce refrain! un Roi peut-il jamais vivre aſſez de temps pour faire tout le bien qui rendroit ſon Peuple heureux?... Votre amour pour votre Roi m'enchante : mais comment les mêmes ſentimens ſe trouvent-ils ici réunis?

LA MARQUISE.

Je vais vous l'expliquer, Monſieur; notre cher Roger eſt dans ce pays le bienfaiteur de tous ceux que la guerre a ruinés, ſa fille eſt l'exemple de ſon ſexe, & moi, Monſieur, j'ai une grande raiſon pour aimer Henri.

HENRI.

Pourrois-je apprendre?

LA MARQUISE.

J'en fais ma gloire; je ſuis Béarnoiſe.

HENRI.

Et de quelle Ville?

LA MARQUISE.

De Pau même. Le Roi eſt de même âge que moi; mon pere ſe faiſoit un plaiſir de nous former le cœur, en nous racontant les détails de l'éducation de ce Prince : comme il nous le peignoit, tantôt graviſſant les montagnes, tantôt s'inſtruiſant à l'école de la Nature! en lui l'enfant annonçoit le Héros.

HENRI, *dans le plus grand attendrissement.*

Ah! mes amis, le Roi doit à sa mere ce qu'il a de vertus, quelle mere! vous savez combien il l'aimoit, combien il l'a pleurée!

LA MARQUISE.

Mere heureuse!... Ah! Monsieur, cette seule idée... mon fils, mon coupable fils....

SCENE VI.

LE CHEVALIER, les Précédens.

(*Au moment où il paroît il s'élance entre Henri & la Marquise.*)

LE CHEVALIER.

MOi, coupable! Ah! je ne veux plus l'être.

ARIETTE.

Vous, qui du plus grand des Monarques,
Braves Guerriers, suivez les pas;
D'un soldat donnez-moi les marques,
Comblez mes vœux, armez mon bras.

Que la plus tendre mere obtienne
Que son fils n'ait plus à rougir;
Eugénie, hélas! n'est plus mienne,
Je la perds pour la mieux chérir:
Et qu'en ce jour mon Roi n'apprenne
Ma foible erreur qu'avec mon repentir.

Vous, qui du plus grand des Monarques,
Braves Guerriers, &c. &c.

LA MARQUISE.

Ah! mon fils, mon cher fils!....

LE CHEVALIER.

Ah! ſi vous aviez vû, ſi vous aviez entendu comme moi tout ce qui a triomphé de mes tranſports. Là, un Officier qui racontoit comment dans une bataille Henri lui avoit ſauvé la vie; ici un corps de ſoldats qui arrivoit conduit par le Comte de Durfort : une longue marche devoit les avoir accablés de fatigue, ils apprennent que l'on va combattre; plus de laſſitude; ils jettent le pain qu'on leur diſtribue, & courent aux armes. Enfin un dernier trait.... Comment vous le peindre? Le Roi inſtruit, que des Officiers dont les bagages avoient été pillés, manquoient de vivres, leur a envoyé tout ce qu'il s'étoit réſervé. Quel partage! le pain pour ſes Sujets, & la faim pour lui-même! Et je ſerois aſſez criminel....

HENRI, *détachant de ſon chapeau ſa Cocarde.*

Chevalier, cette Cocarde m'a ſervi dans plus d'une bataille; ſouffrez que je vous l'attache moi-même; vous combattrez auprès de moi.

LA MARQUISE.

Ah! Monſieur, pardonnez aux larmes d'une mere... Mon fils... mon cher fils... vous ſavez votre devoir... Si cependant...

LE CHEVALIER.

Achevez....

LA MARQUISE.

Si au milieu des rangs.... O Ciel!... ſi votre pere.... Mon fils ne quittez jamais le Guerrier, qui veut bien vous ſervir de guide.

LE CHEVALIER.

Ce jour ne peut qu'être heureux.... Ma mere, mon Eugénie....

(*La Marquiſe diſparoît pour un moment.*)

EUGÉNIE.

Chevalier, mon trouble vous en dit aſſez.

ROGER.

Ah! Meſſieurs, que de détails dignes du cœur du Roi!

BIRON.

Croyez-vous qu'il les ignore? Monſieur Roger, il les ſaura tous, avant que la bataille commence.

ROGER.

Je vous en crois, Meſſieurs, je vous en crois; mais qu'eſt donc devenue Madame la Marquiſe?

HENRI.

La joie ne l'auroit-elle pas ſaiſie au point.... Je cours la ſecourir moi-même.... Suivez-moi.

(*La Marquiſe reparoît tenant en main un Panache blanc.*)

Ah! Madame, je craignois que votre ame trop émue....

LA MARQUISE.

Jugez, Monſieur, ſi elle doit l'être; mais ſon courage la ſoutient. Je viens acquitter une dette ſacrée: j'avois préparé pour mon fils ce Panache blanc, toujours dans l'eſpérance de le rendre à ſon Roi; le don qu'il a reçu de vous eſt bien d'un autre prix: ſi j'oſois vous offrir en échange....

HENRI.

Donnez, Madame, donnez.... Vous ne ſauriez croire combien votre préſent m'eſt cher.... on le verra de plus loin pendant la bataille. Belle Eugénie, c'eſt le premier trophée de ce jour.... je vous remets mon Chapeau & le Panache.... Je le reçois des mains de la Vertu, je veux que celles de la Beauté le placent.

EUGÉNIE.

Ah! Chevalier, que de dettes vous avez à acquitter.

(*Ici on entend ſonner deux heures.*)

HENRI.

Je ne me trompe pas, mes amis, deux heures ſonnent.... M. Roger.... voudriez-vous bien voir, s'il n'y auroit pas dans la cour même du Château quelques Officiers raſſemblés. (*Roger ſort.*)

Voilà bientôt le moment!.... Croyez-vous que ce Panache blanc ſoie apperçu de loin par nos ſoldats?... Pour l'Ennemi, je le lui ferai voir de ſi près....

D'AUMONT.

Nous eſpérons qu'aujourd'hui enfin vous vous ſouviendrez que vous êtes pere de famille.

BIRON.

Qu'elle a beſoin de vous.

HENRI.

Je m'en ſouviendrai, je vous le promets.

(*Roger entre.*)

Eh! bien, M. Roger?

ROGER.

Oui, Monſieur, ils vous attendoient, & je les ai fait entrer.

HENRI.

Adieu, Madame; adieu charmante Eugénie; Monſieur Roger, je ne vous remercie pas; ce ſoir, après la bataille, je prétends venir me repoſer ici: j'ai un fils & un amant à ramener; allez, allez prendre vos armes.

LE CHEVALIER.

Adieu, ma mere; adieu mon Eugénie.

(*Le Chevalier ſort.*)

ROGER.

Nous vous ſuivons, ces Meſſieurs ont peut-être des ordres ſecrets à ſe communiquer.... O Ciel! que je puiſſe vous revoir ce ſoir, & que je paye ce bonheur de tous mes biens, de tout mon ſang.... je me croirai trop heureux.

(*Roger, la Marquiſe & Eugénie ſortent.*)

SCENE VII.

HENRI, D'AUMONT, le Maréchal de BIRON.

HENRI.

MAréchal de Biron, faites entrer nos Compagnons de fortune.

BIRON.

Ah! Sire, un ſeul mot de vous fera plus que tout le reſte.

(*Biron ſort.*)

D'AUMONT.

Me promettez-vous bien de penſer, que la vie de tant de braves gens, que le bonheur de toute la France eſt attaché à votre conſervation?

HENRI.

Maréchal, mon ami, ne me gronde donc pas, je ne ſerai qu'où je croirai devoir être.

D'AUMONT.

Eh! oui, on vous trouvera partout.... voilà ce que je crains.

SCENE VIII.

BIRON, le Comte DE DURFORT, OFFICIERS François, HENRI, les Précédens.

HENRI.

VOus êtes donc des nôtres, mon cher Durfort! je déſeſperois, que vous pûſſiez arriver aſſez tôt.

DURFORT.

Sire, j'euſſe été bien ingrat, ſi d'après la Lettre que Monſieur de Châtillon m'a remiſe de votre part je ne me fuſſe hâté de vous amener le Corps de troupes que nous avons raſſemblées. Le brave *Crillon* vient d'arriver lui-même quoique à peine convaleſcent. Le Régiment des Gardes animé du même eſprit que ſon Colonel, brûle de combattre ſous les yeux de Votre Majeſté. Que je me crois heureux de pouvoir partager l'honneur d'une journée auſſi brillante!

HENRI.

Mon cher Durfort, ce n'eſt pas d'aujourd'hui que j'ai reçu des preuves de votre affection. *Comme Guerrier, comme Négociateur, vous m'avez rendu les plus grands ſervices; mais j'en tiens un compte fidele :* ni moi, ni les miens nous ne les oublierons, & tant qu'il y aura des Bourbons, vous & les vôtres, connoîtrez comme nous ſavons aimer ceux qui nous aiment.

DURFORT.

Ah! Sire, comment ne pas nous ſurpaſſer nous-mêmes : pouvons-nous oublier ce que vous avez dit plus d'une fois! *Nous ſommes François, & vous notre Roi.*

HENRI.

Mes Compagnons, ſi vous courez aujourd'hui ma for-

tune, je cours aussi la vôtre; je veux vaincre ou mourir avec vous.... Que l'on garde ses rangs, je vous en prie. Si la chaleur du combat les faisoit quitter, pensez aussitôt au ralliement; c'est le gain de la bataille : si vous perdez vos Enseignes, ne perdez point mon Panache de vue, vous le trouverez toujours au chemin de l'Honneur & de la Victoire.... Partons.... encore un mot.... je ne me serois jamais pardonné de l'avoir oublié; Écoutez, Messieurs, écoutez : rien de plus intéressant. Il vous souvient qu'hier le Colonel *Schomberg*, pressé par ses soldats de leur donner de l'argent, vint m'en demander; emporté par ma chaleur naturelle, je lui répondis : „ *Colonel, est-ce là le fait d'un homme d'hon-„ neur, quand il faut prendre les ordres pour combat-„ tre.* „ Cette réponse est d'une dureté que mon cœur désavoue... Si Schomberg étoit ici....

BIRON.

Ah! Sire, quel moment pour lui... il est...

HENRI.

Quoi! il n'osoit paroître! fais le venir, Maréchal, fais le venir.

(*Biron sort.*)

Personne de vous, Messieurs, personne de vous n'a rien sur le cœur contre moi... aucun n'a de grace à me demander pour sa femme, pour ses enfans?

ENSEMBLE.

Non, Sire, non : nous ne pensons qu'à vous en ce moment.



SCENE IX.

Le Colonel SCHOMBERG, BIRON, les Précédéns.

HENRI, *allant au devant du Colonel.*

Colonel, nous voici dans l'occasion, j'y demeurerai peut-être, il n'est pas juste que j'emporte l'honneur d'un brave Gentilhomme comme vous ; je déclare donc que je vous reconnois pour un homme de bien, & incapable de faire une lâcheté.

SCHOMBERG, *à genoux.*

Ah ! Sire, en me rendant l'honneur, vous m'ôtez la vie ; car j'en serois indigne, si je ne la donnois aujourd'hui pour votre service : si j'en avois mille, je les voudrois toutes perdre à vos pieds.

HENRI, *l'embrassant.*

Colonel, voici le baiser de paix... Allons, mon Pere, allons, mes Camarades... mes Amis, mes chers Amis, *main-basse sur l'Etranger, mais sauvez le François, sauvez le François*, (en disparoissant) *sauvez le François.*

Fin du second Acte.



ACTE III.

Pendant l'Entr'Acte, on entend dans un très-grand éloignement les coups de canon, mêlés au bruit des inſtrumens de guerre. Le bruit de l'artillerie ſe fait encore entendre de momens à autre pendant cette Scene.

SCENE PREMIERE.

EUGÉNIE, LA MARQUISE.

EUGÉNIE.

DEux heures ſe ſont déja écoulées, depuis que la bataille a du commencer, quel tourment que l'incertitude !

LA MARQUISE.

Monſieur Roger vient d'aller lui-même obſerver quelle a pu être l'iſſue d'un événement ſi important.

LA MARQUISE.

O Ciel! toi qui vois nos tourmens,
Sauve le Roi, c'eſt ſauver ma Patrie.

EUGÉNIE.

Dieu, qui comptes tous nos momens,
Entends les vœux de la tendre Eugénie.

LA MARQUISE.

Du fils le plus cher à mon cœur,
De mon époux, daigne ſauver la vie.

EUGÉNIE.

De l'Amant que je ſacrifie,
Fais que la mort reſpecte la valeur.

LA

LA MARQUISE.

C'eſt la tendreſſe la plus pure.

EUGÉNIE.

C'eſt de l'Amour le ſeul eſpoir.

ENSEMBLE.

Quand notre cœur donne tout au devoir,
Exauce au moins,

EUGÉNIE.

L'Amour.

LA MARQUISE.

Et la nature.

SCENE II.

ROGER, EUGÉNIE, LA MARQUISE.

ROGER.

AH! ma fille, ah! Madame, le Roi eſt vainqueur.

ARIETTE.

Quels jours brillans, quels jours pour nous commencent!
Notre Roi n'a plus de Rival:
Dans les airs mille cris s'élancent;
La Gloire tient l'acier fatal.
Le ſoldat, fier de ſa vaillance,
Chante ſon Roi, répéte en chœur:
Céſar avoit moins de clémence,
Alexandre eut moins de valeur.

Quel moment pour un Roi ſenſible!
C'eſt un pere avec ſes enfans,
Leur amour le rend invincible,
Sa grandeur les rend triomphans.

O Roi qu'on aime,
Pour te chanter
Nos cœurs dans leur tranſport ſuprême
Ne peuvent trop répéter.

Quels jours brillans. &c. &c.

Non, de ma vie je n'éprouvai une joie plus pure; mais que regardez-vous, Madame.

LA MARQUISE.

Me trompé-je? O ciel! non, c'eſt lui, mon Époux!...

SCENE III.

Le Marquis DE LENONCOURT, les Précédens.

LE MARQUIS.

QUe vous êtes vengée, Madame, & que je ſuis puni!

LA MARQUISE.

N'êtes-vous pas bleſſé?

LE MARQUIS.

Je ne le ſuis pas, mais ç'eût été trop peu, je méritois la mort. Ah! Madame, le trait qui me coûte des larmes eſt au-deſſus de tout ce que j'ai vû juſqu'ici. Henri s'eſt montré aujourd'hui ſupérieur à lui-même, c'eſt vous-en dire aſſez; la victoire étoit enfin décidée. Entraîné par le preſtige aveugle qui nous égaroit, beaucoup d'Officiers & moi nous voyons un Régiment Suiſſe qui ſeul n'avoit point été entamé, nous nous hâtons de le rejoindre. Ce nouveau combat paroît au Maréchal de Biron d'une conſéquence dangereuſe; il fait avancer de l'artillerie. Bientôt expoſés au feu le plus terrible, attaqués par une armée victorieuſe, nous ſerions péris

jusqu'au dernier. Henri s'avance, & dit au Maréchal: „ Offre quartier à ces braves gens : dis leur, que je „ me souviens, qu'en montant sur le Trône, quatre „ mille de leurs ont été les premiers à me proclamer „ Roi, dis leur, qu'il me seroit affreux de les combat- „ tre. „ Ce Biron, si terrible n'est plus à la voix de son Maître qu'un ministre de paix. Nous appercevons en ce moment les larmes de Henri couler, en regardant le champ de bataille; les armes nous tombent des mains, & nos soldats passent tous du côté du Roi.

LA MARQUISE.

Et vous....

LE MARQUIS.

Au moment même où la mêlée recommençoit, avant que le Maréchal de Biron fît marcher l'artillerie, je fus attaqué, ainsi que les autres Officiers François; plusieurs de nous furent faits prisonniers : moi-même désarmé par un Officier à qui j'ai remis mon épée; je ne me suis consolé de mon malheur, qu'en regardant le spectacle de tant de braves hommes expiant leur faute & la nôtre aux pieds du plus généreux des vainqueurs.

EUGÉNIE.

Ah! Monsieur, que vous nous avez coûté de larmes & d'inquiétudes.

LE MARQUIS.

Ma chere Eugénie, je n'osois ni vous regarder, ni vous interroger.... Vous avez lu ma Lettre?... Eh! bien, qu'avez-vous fait de mon fils?

EUGÉNIE.

Il est tel que vous pouvez desirer qu'il soit.

LE MARQUIS.

Il suffit, je suis content. Adieu.

LA MARQUISE.

Vous nous quittez déja.

LE MARQUIS.

Je retourne au Camp, je fuis fans armes, & je veux reconnoître quel eft l'Officier....

(*On attend ici beaucoup de bruit.*)

ROGER.

Quel bruit j'entens? Seroient-ce ces Guerriers que tantôt.... O Ciel!

SCENE IV.

HENRI, le Maréchal D'AUMONT, le Maréchal DE BIRON, les Prédédens.

HENRI, *au moment où il paroît.*

MEs amis, ne me nommez pas; encore un feul moment.

ROGER, *tombant à genoux.*

Non, Sire, non; comment différer plus long-temps?...

LA MARQUISE, EUGÉNIE.

Le Roi! le Roi lui même!

HENRI.

Quoi! Monfieur Roger.

ROGER, *toujours à genoux.*

Je vous avois reconnu, ô mon Roi, dès l'inftant où je vous ai vu entrer.... J'ai caché ce fecret à Madame, & à mon Eugénie : vous nommer, eût été vous défobéir.... Pardonnez, fi je me fuis livré aux élans de mon cœur.

HENRI.

Votre franchiſe, & votre enjouement m'ont plu également.

(*A la Marquiſe.*)

Que vois-je? pourquoi, Madame, paroiſſez-vous héſiter?

LA MARQUISE.

(*Elle veut ſe jetter aux pieds du Roi.*)

Permettez, Sire....

HENRI.

Non, Madame : je ne le ſouffrirai pas. Auriez-vous quelque choſe à me demander?

LA MARQUISE.

Sire, grace pour un ſujet infidele, mais qui ne peut être ingrat.

LE MARQUIS, *ſe jettant aux pieds de Henri.*

Il eſt à vos pieds.

HENRI, *le relevant de l'air le plus touchant.*

Marquis de Lenoncourt, vos malheurs avoient trompé la droiture de votre cœur : je me charge du ſoin de réparer votre fortune; chargez-vous de celui de me réconcilier avec vous.

LE MARQUIS, *arrachant ſon écharpe qui doit être de couleur de feu.*

Mon ſaiſiſſement m'ôte la voix....

HENRI.

Mon ami, je connois cela... voilà comme doit parler le ſentiment pour être cru. Je crains cependant ici bien des reproches.

ROGER.

Vous, Sire!

HENRI.

Oui ; j'avois promis de ramener le Chevalier.... mais je l'ai perdu de vue.

BIRON.

Eh ! comment, Sire, auroit-il pû vous ſuivre ? Le Roi a fait aujourd'hui tout ce que Biron auroit dû faire.

D'AUMONT.

Oui, vous m'avez coûté plus d'allarmes.... Mais nous reſpirons enfin : nous ne voyons autour de vous, que les heureux que vous faites.

HENRI.

Je ne ſuis cependant pas encore content ; je lis dans les yeux de la belle Eugénie qu'elle me redemande ſon Chevalier.

EUGÉNIE.

Non, Sire, je ne ſuis point aſſez peu reconnoiſſante, pour l'envier au devoir, quel qu'il ſoit, dont il s'occupe en ce moment.

HENRI, *à la Marquiſe.*

Madame, nous avons bien gagné tous deux, lui ſa Cocarde, & moi mon Panache.

SCENE IV.

LE CHEVALIER, les Précédens.

(*Le Chevalier entre, tenant une épée.*)

HENRI.

MAis, Chevalier, qui donc a pu vous arrêter ſi long-temps ?

LE CHEVALIER.

Sire, le deſir de remplir les vœux de Monſieur de Sulli.

HENRI.

Comment?

LE CHEVALIER.

Oui, Sire; ayant appris que vous aviez tourné vos pas vers ce Château, il a craint que Votre Majesté n'eût oublié la promesse qu'elle lui a faite de souper ce soir à Sulli; je lui ai promis de vous en parler, en son nom: mais avant de le quitter, j'ai voulu voir panser ses blessures; aucune n'est dangereuse.

HENRI.

Savez-vous, mes amis, qu'il en a reçu six, deux coups de feu, deux de lance, & deux d'épée; il a outre cela l'honneur d'avoir enlevé lui-même la Cornette blanche du Duc de Mayenne, & d'avoir fait de sa main trois prisonniers. Mais vous-même, Chevalier, vous en avez fait un.

LE CHEVALIER.

Oui, Sire : mais après avoir reçu & son épée, & sa parole, je l'ai quitté au moment où il alloit lever la visiere de son casque, tant j'étois pressé de suivre Monsieur de Sulli.

HENRI.

Chevalier, ce jour sera bien plus heureux encore que vous ne pensez, j'ai un brave ennemi de moins, & un bon serviteur de plus... Regardez... (*lui montrant le Marquis.*)

LE CHEVALIER.

Ah! mon Pere.... Sire....

(*Il va pour s'élancer dans les bras du Marquis, le respect semble le retenir.*)

HENRI.

Ma présence vous arrête?... Allez, Chevalier, allez, suivez la nature.

LE CHEVALIER, *ferrant fon pere dans fes bras.*

Quel moment!

HENRI.

Si je fuis pere un jour, je veux apprendre à chacun de mes fujets, comme on doit aimer fes enfans.

BIRON.

Nous en pouvons, Sire, juger d'avance par la maniere dont vous les aimez eux-mêmes.

LE MARQUIS.

Mon fils, vous avez commencé à expier mes fautes... je n'ai plus qu'à.... Mais que vois-je? cette épée que vous tenez, qui vous l'a remife?

LE CHEVALIER.

Un Officier que j'ai fait prifonnier....

LE MARQUIS.

Eh, bien, mon fils! ordonne.... cette épée, c'eft la mienne.

HENRI.

J'en fuis enchanté.... donnez-la moi, Chevalier; c'eft de moi, Marquis, que vous êtes maintenant le prifonnier. Si mes bienfaits vous laiffent la liberté de ne point m'aimer, je confens que cette épée que je vous rends, ferve à défendre la Ligue.

(*Il lui remet fon épée.*)

Ah! Sire, on ne fait en quel lieu vous admirer davantage, ou fur le champ de bataille, ou fous la chaumiere du pauvre, ou dans le fein de nos familles.

HENRI.

Mes amis, l'Efpagne arme encore, Paris n'eft pas à moi, je crois n'avoir rien fait, il me refte encore tant à faire! Mais ne penfons aujourd'hui qu'à goûter les douceurs de la victoire; je ne dois pas oublier que fi la

nature à ses droits, la guerre à les siens. Le Chevalier avoit un prisonnier, je le lui enleve; ne seroit-il pas une rançon (*en regardant Eugénie*) dont je le priverois, & qui peut-être lui est due?

LE CHEVALIER.

Ah! Sire, rien n'échappe à votre cœur bienfaisant.

DUO.

EUGÉNIE.

Grand Roi, nous sommes vos enfans,
Ah! fixez notre destinée.

LE CHEVALIER.

Qu'à vos pieds les nœuds d'hymenée
Rendent nos plaisirs plus touchans.

ENSEMBLE.

Un jour nos enfans eux-même
En écoutant un nom chéri,
Diront, je l'aime:
Leur premier cri
Sera HENRI;
Nous aurons pour bonheur suprême
De répéter, je l'aime.

ENSEMBLE.

Grand Roi, &c. &c.

HENRI.

Mes enfans, ne doutez point du plaisir que j'aurois à prononcer en ce moment d'après vos vœux... mais je n'en suis pas le maître.

LA MARQUISE, EUGÉNIE, ROGER.

Que dites-vous, Sire?

HENRI.

La vérité. C'est à celui qui vous commande au nom

de la nature, que vous devez vous adresser. Voler à un Pere le plaisir de prononcer sur le bonheur de ses enfans, c'est comme ôter à un Roi sa Couronne.

LE MARQUIS.

Venez, mes enfans, venez; j'éprouve aujourd'hui des sentimens que je n'avois jamais connus : votre Maître & le mien défend mes droits, comme si j'en avois encore auprès de lui!... Ma fille, mon fils, vous avez mes fautes à réparer.... Je ne veux pas que vous les cachiez à vos enfans, je veux que des cœurs irréprochables acquittent le mien, lors même que je ne serai plus.

HENRI.

Voilà donc deux Amans heureux : ce n'est pas tout, Monsieur Roger; vous m'avez traité en sujet fidele, en ami sensible, parlez, que puis-je pour vous?

ROGER.

Sire, la fortune a secondé mes travaux; vous venez de prononcer sur le bonheur de ma fille & du Chevalier, si je pouvois encore desirer quelque chose, ce seroit....

HENRI.

Parlez.

ROGER.

La Noblesse... non pour moi : les services que l'on rend à l'État sont le prix d'eux-mêmes; mais pour acquérir un nouveau titre à l'alliance que ma fille contracte aujourd'hui.

HENRI.

J'estime le Commerçant, sa gloire ne coûte point de larmes à la Patrie. Eh! comment ne l'aimer pas! sans lui comment *soutiendrois-je ma Noblesse, comment nourrirois-je mon Peuple & mes Soldats?* Monsieur Roger, si je vous refusois votre demande, ce ne seroit, que pour prouver, qu'en effet vous n'en avez pas besoin...

je vous l'accorde; mais j'exige de vous un ſervice pour l'État.

ROGER.

Ordonnez, Sire.

HENRI.

Je veux que vous vous faſiez encore une gloire de ſoutenir le Commerce en France. Un jour viendra que je dirai à mes Compagnons d'armes : „ Mes amis, vous „ & moi avons combattu en braves Chevaliers : aſſem„ blons maintenant les Notables de toutes mes bonnes „ Villes, dépoſons nos lauriers ſur la Table du Con„ ſeil; que ces bonnes-gens ſoient les oracles de la „ Paix, vous avez aſſez été ceux de la Guerre. „ Et je vous aſſure alors, Monſieur Roger, que les *Sulli*, les *Durfort*, les *la Trémoille* ne ſeront pas jaloux de vous voir opiner avec eux; votre Roi, leur frere d'armes, leur en donnera l'exemple.

LA MARQUISE.

Ah ! Sire, quel jour pour mon ami ! il ſera bien plus glorieux encore pour lui, quand Votre Majeſté ſaura que ce Négociant, qui acheta pour l'Armée des grains...

HENRI.

Je l'avois deviné, je l'avois deviné.... ces traits-là ne m'échappent pas.... ce ſervice ſignalé mérite une récompenſe : Biron & d'Aumont en ont reçu aujourd'hui une digne d'eux; vous aurez la vôtre, Monſieur Roger.

ROGER.

Sire, ne m'ôtez pas tout le mérite d'une foible action.

HENRI.

Laiſſez-moi parler, je n'ai plus qu'un inſtant a reſter ici : je ſoupe chez Monſieur de Sulli, je brûle du deſir de l'embraſſer, d'aſſiſter à la levée du premier appareil : les larmes de ſon ami couleront ſur ſes bleſſures; croyez-

vous, que cela ne hâte pas une convalefcence? Mais après ce fouper délicieux, il faut penfer à Paris. Dès demain je me mets en marche. Combien d'amis fenfibles m'y attendent! Mais je connois l'efprit de la Ligue: il faudra faire le fiége.... Mon cher Roger.... ce n'eft plus à tant de braves Guerriers, que je veux devoir la réduction de la Capitale; c'eft à vous.

ROGER.

A moi, Sire!

EUGÉNIE.

A vous, mon pere!

LA MARQUISE.

A vous, mon ami!

HENRI.

A vous-même, Monfieur Roger. Vous comprenez, mes enfans, que je n'irai pas foudroyer ces remparts, où *Louis XII* mérita le nom de Pere du Peuple, où le loyal *François Premier* a fait renaître les Arts; je les empêcherai feulement d'échapper à ma clémence; leurs Chefs leur diront: mourez plutôt de famine, & moi je les nourrirai pour les vaincre: & c'eft à vous, Monfieur Roger, c'eft à vous que je confie le foin de préparer affez de grains pour fournir à leurs befoins. Je les verrai foumis fix mois, un an plus tard; mais qu'importe, ils vivront, vous m'en aimerez davantage, & peut-être un jour vos enfans & les leurs, en voyant ma Tombe, diront: „ Il fut aimer & pardonner. On ou„ bliera mes fautes; car qui n'en fait pas! & l'on bé„ nira ma mémoire „.... Mais partons.... Marquis, je vous donne une Compagnie d'armes que je fais être vacante... Monfieur Roger, vous reviendrez me rejoindre au camp: je vous donne deux jours pour préfider au mariage de ce Couple aimable; le mien avec la France s'eft fait aujourd'hui dans la plaine d'Ivri.... Maréchal d'Aumont, *vous fouperez avec moi; il eft bien jufte que vous foyez du feftin, puifque vous m'avez fi*

bien servi à mes Noces.... Maréchal de Biron, veillez sur les blessés; que le François & l'Ennemi soient également traités. Mes deux amis, vos Maisons ont donné des Héros à la France; mais ce n'est pas assez de vous admirer, je veux qu'on vous aime comme moi-même. J'ai vécu aujourd'hui avec vous, mes enfans, j'ai combattu pour vous; je vais souper avec Sulli, mon Maître & mon Héros.

La Piece finit par une marche, pendant laquelle tous les Guerriers de la suite du Roi défilent devant lui, ainsi que les Troupes; & lorsque le Roi, après s'être arrêté un instant au fonds de la Scene, disparoît, tout le monde crie à l'envi : VIVE LE ROY.

FIN.

APPROBATION.

J'Ai lu, par ordre de M. le Lieutenant-Général de Police, *Henri IV*, & je n'y ai rien trouvé qui m'ait paru devoir en empêcher la repréſentation; à Paris, ce 21 Octobre 1774. CRÉBILLON.

Vu l'Approbation, permis de repréſenter & d'imprimer, ce 24 Octobre 1774. LE NOIR.

NB. Le Privilége ſe trouve à l'Orphelin Anglois, Drame en trois Actes, en Proſe.

